



Débardage à cheval dans une forêt de l'est de la France en septembre 1917.  
© ECPAD.

**Auteurs :**  
Guillaume Benailly  
Yoann Gauvry

## Les Chasseurs forestiers, experts stratégiques

### Le statut militaire des forestiers

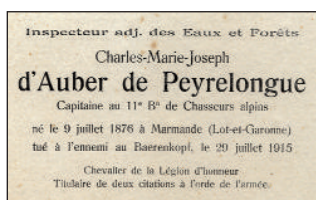
Depuis l'Ancien Régime, le statut des personnels liés à la gestion des forêts royales puis domaniales a toujours été assorti d'une dimension militaire. En temps de paix, outre la coordination de l'exploitation du bois, ils avaient aussi un rôle de surveillance de ce matériau précieux. Depuis le bois de chauffage jusqu'aux billes exceptionnelles nécessaires à l'architecture monumentale ou les chantiers navals, ils étaient les garants de la gestion au long terme de l'exploitation des forêts, véritables trésors du pays. Par le décret du 2 avril 1875, l'administration des Eaux et Forêts entre dans la composition des forces militaires françaises. Son personnel doit intégrer en temps de guerre les compagnies de chasseurs forestiers, établissant une correspondance entre les positions hiérarchiques civiles et les grades militaires (un conservateur des Eaux et forêt devient lieutenant-colonel ; un inspecteur chef de bataillon, un inspecteur adjoint capitaine, etc.). Détachés auprès des corps d'armée, leur rôle spécifique se situe essentiellement sur deux plans : accompagner et favoriser la progression des troupes en campagne, et surtout appuyer le génie dans l'approvisionnement des forces armées en bois. En été 1914, 18 compagnies de 150 à 250 chasseurs forestiers sont formées pour intégrer les différents corps d'armée. Seuls le personnel de 48 ans et plus reste à l'arrière, mobilisé mais affecté à la bonne gestion de l'exploitation du bois. Équipés et armés comme les fantassins dont ils accompagnent les effectifs, les chasseurs forestiers plongent dès les premiers mois de guerre dans la violence des combats.



Mobilisation au camp de Saint-Maur (Val-de-Marne) le 18 août 1914,  
11 gardes forestiers en tenue de combat. Collection particulière, J.C. Chausse.

## Le rôle déterminant des chasseurs forestiers dans la Grande Guerre

Les personnels des Eaux et Forêts ont payé un lourd tribut à la guerre, avec 15 % de leurs effectifs tués, dont les deux tiers pendant les seules années 1914 et 1915. Ces soldats, essentiellement intégrés aux compagnies d'infanterie exposées au feu, remplissaient pleinement leur rôle au cœur des affrontements, y compris dans les effectifs partis combattre dans les Balkans jusqu'en 1918.



Inspecteur adjoint des Eaux et Forêts, Charles D'Auber de Peyrelongue, "Mort pour la France".  
Collection particulière, J.C. Chausse.



Gardes forestiers, brigadier et commandant de la 3<sup>e</sup> compagnie de chasseurs forestiers, le 10 septembre 1915 réalisant des travaux d'abattage.  
Collection particulière, J.C. Chausse.

Cependant, c'est sur un autre plan que s'est joué leur plus grande responsabilité. Au début du conflit, certaines lacunes d'organisation et d'encadrement sont venues entraver l'approvisionnement par le Génie en bois des différentes armées. L'expertise des chasseurs forestiers dans ce domaine s'est alors révélée extrêmement précieuse. En 1915, plusieurs mesures successives sont prises par les états-majors pour renforcer leur présence à l'arrière ; la même année, le Service forestier aux armées (SFA) est créé, chargé de coordonner la coupe des arbres en vue des dégagements des zones de tir dans les secteurs combattants, et surtout de diriger l'exploitation du bois à l'arrière pour satisfaire les besoins gigantesques de l'armée. De nombreux rapports font état de l'importance de leur savoir-faire, non seulement dans la reconnaissance des arbres à exploiter, mais aussi pour assurer une régénération des populations. Ce principe aurait pu paraître superflu en été 1914, lorsqu'on pensait que la guerre durerait quelques semaines seulement ; il s'est en fait révélé précieux pour maintenir l'approvisionnement pendant plus de quatre ans.



Forestier (à gauche) surveillant une coupe dans une forêt de l'Est de la France, septembre 1915. © ECPAD.

## Le bois : une ressource stratégique

### L'usage du bois dans l'armée de 1914 à 1918

Avant la guerre, le bois était déjà vu comme une ressource déterminante dans de nombreuses industries du pays, telles que le bâtiment, les chemins de fer, la marine, les mines, etc. Les chiffres avancés par l'administration des Eaux et Forêts font état de douze millions de mètres cubes consommés en 1913, dont plus de 30 % importés de l'extérieur. Devant l'importance de ce matériau, des calculs avaient logiquement été faits à l'avance pour prévoir le besoin en bois d'un conflit armé ; quelques mois seulement après le début des hostilités, toutes les prévisions se révèlent largement sous-estimées. Immédiatement, le Génie doit satisfaire des demandes provenant de toutes les armes. L'artillerie a besoin de bois dur (chêne, hêtre, charme) pour la fabrication d'affûts de canons, de caisses de munitions, d'attelages de pièces. L'armement a besoin de bois résistant pour les manches d'outils, les crosses de fusils ; le génie doit garder du bois dur pour les traverses de chemin de fer, et du bois tendre pour l'étagage des réseaux de tranchées ; l'intendance réclame du bois de chauffage et du charbon... L'aviation, qui connaît un essor considérable tout au long de la guerre, devient grande consommatrice de bois spéciaux, épicéa pour le fuselage et la charpente, frêne pour les trains d'atterrissage, noyer et orme pour les hélices. Pour faire face à ces demandes, les exploitations militaires et le marché privé intérieur ne suffisent pas : entre 1917 et 1918, l'armée française emploie près de six millions de mètres cubes de bois de toutes catégories, dont 15 % doivent être importés de l'étranger.



Atelier de montage des fuselages " Nieuport 16 ". Les dos de fuselage sont en bois moulé au milieu et en contreplaqué à l'arrière. A gauche stock d'ailes en bois.  
© SHD.

### Exploitation et traitement

Les exploitations de bois coordonnées par le génie et le SFA emploient différents types de personnels. Bien sûr, des militaires y sont détachés, surtout durant les premières années du conflit. Des compagnies d'infanterie territoriale, dont les soldats de plus de 35 ans ne sont plus envoyés en première ligne, sont ainsi affectées aux coupes stratégiques dans les forêts domaniales. Mais les besoins de main d'œuvre dépassent ces effectifs,

d'autant que ces soldats seront de plus en plus envoyés au front pour appuyer les unités combattantes. Dès août 1915, des permissions spéciales de deux mois sont accordées aux bûcherons, exploitants et voituriers forestiers pour venir travailler à l'arrière. Le génie fera aussi appel à de la main d'œuvre civile dans les chantiers de l'arrière, de même qu'à des milliers de prisonniers de guerre. Après abattage, le bois est acheminé vers des scieries de campagne, établies spécialement et où le bois est façonné selon une grande diversité de modules : à partir des plus petits brins on produit fascines et piquets en quantités gigantesques, les calibres moyens sont débités en planches et les plus grosses billes sont conservées pour la fabrication des pièces les plus massives, comme les portes d'écluses ou les tabliers de pont. Après traitement, le bois était acheminé par des voies ferrées étroites, dites voies de 60, puis par voies fluviales jusqu'à des zones de stockage où il pouvait attendre d'être envoyé à destination des armées.



Près de Verrières (Marne), transport d'arbres par chemin de fer à voie étroite.  
Janvier 1917. © ECPAD, P. Pansier.



Une scierie militaire à Saint-Dizier, Haute-Marne. Exploitation forestière. Octobre 1918. © ECPAD, Bressolles.



Trouée pour l'évacuation des bois sur voies de 60 dans la forêt vosgienne, août 1916. © ECPAD, A. Moreau.

Du lieu-dit Rudlin au Gazon du Faing, un plan incliné grimpe en ligne droite à travers la montagne. La pente moyenne est de 25%, soit 14°. La gare de départ se situe au lieu-dit l'Ermitage, au-dessus du village du Rudlin, à 717 m d'altitude, et la gare d'arrivée à plus de 1 200 m, au Gazon du Faing.

Ce plan incliné a été construit par une équipe du 6e Groupe vosgien, composée de territoriaux du Génie et de soldats du 43e régiment d'infanterie territoriale. Les bûcherons et les terrassiers de ce groupe, qui a compté jusqu'à 400 personnes, commencent les travaux début août 1915 et terminent le chantier le 18 novembre, après avoir fait une saignée à travers la forêt, apporté le ballast, posé les voies et les rouleaux graisseurs guidant le câble, installé le moteur et construit les gares de départ et d'arrivée.



L'Hippodrome de Vincennes transformé en un gigantesque entrepôt de bois en 1917. © BNF.

## Une ressource vitale pour tous les belligérants

La Première Guerre mondiale mobilise sur le sol français des soldats provenant de tous les continents. Chaque belligérant, quel que soit son camp, emploie en quantités diverses du bois pour se battre, dont la question de l'approvisionnement demeure cruciale. La traversée de l'Atlantique étant rendue risquée par la présence des sous-marins allemands, les armées canadiennes et américaines négocient auprès du gouvernement français la possibilité de recourir aux forêts françaises pour leurs propres besoins. Ainsi, plusieurs dizaines de milliers de soldats venus d'outre-Atlantique sont affectés à l'exploitation du bois, dans les forêts du Jura, de Normandie ou encore des Landes. Par ailleurs, les armées françaises et anglaises, devant le déficit d'hommes valides à l'arrière, font appel en 1916 à 37 000 ouvriers chinois, dont une partie ont servi dans les scieries. Ce fait, ajouté à la présence en France des troupes coloniales de chacune des puissances en présence, contribue au caractère mondial du conflit.



Carte extraite de l'ouvrage de M. CHEVALIER, "Les bois d'œuvre pendant la guerre", 1927. © BNF.



[Carte postale]. Exploitation du bois par les américains en France.  
Collection particulière, J.C. Fombaron.



Travailleurs annamites (originaires de l'actuel Vietnam) travaillant à l'abattage d'arbres en forêt de Compiègne, Oise, le 23 novembre 1916. © ECPAD, J. Agié.

## La forêt, victime de guerre

### Les forêts de la ligne de front

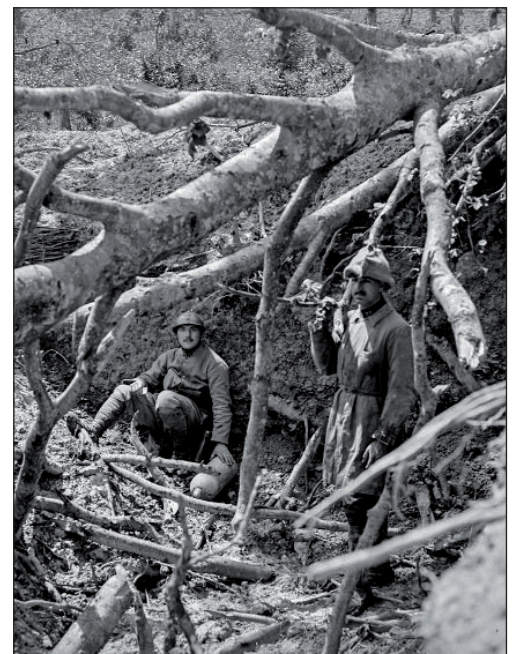
Les quatre années de conflit ont profondément et durablement marqué les paysages du nord-est de la France. Si on parle beaucoup des villes et villages rayés de la carte, on connaît aussi la désolation des forêts victimes des combats et des bombardements. De nombreux témoignages de soldats, et des centaines de photographies, décrivent combien les obus ont haché les arbres et toute la végétation, ajoutant encore au paysage lunaire des lignes de front. Maurice Genevoix, dans son ouvrage *Ceux de 14* décrit l'analogie que l'on faisait entre le sort des arbres et celui des soldats : " Alors, et presque ensemble, tous les arbres me montrent leurs blessures, leur chair poignardée par les balles, lacérées par les éclats d'obus. Les trous de tirailleurs se rapprochent, se relient en tranchées hâtives que l'hiver a laissées nues. Les Boches ont dépassé la crête : cette tranchée fut à eux, où se rouillent les chargeurs. Les arbres, lorsque je me retourne, sont blessés des deux côtés " .



[carte postale] Eclatement en "couteau suisse" d'un tronc de chêne.  
Collection particulière, J.P. Amat.



[Carte postale] bois dévasté de la Butte Pinon, Aisne. © ONF.



Arbre abattu sur la tranchée, le bois Carré, Vienne-le-Château, Marne, mai 1916.  
© ECPAD, E. Brissy.

## Les conséquences à long terme

En France, les massifs forestiers reconstitués après la Première Guerre mondiale ont été appelés " forêts de guerre ". En 1919, l'Etat a dressé une cartographie des zones touchées en les classant en trois types de zones : bleues, jaunes et rouges.

Les zones rouges correspondent aux terres dont le coût de remise en état est supérieur à la valeur initiale du sol. Initialement, ce sont plus de 100 000 ha, répartis sur une douzaine de départements, où les activités sont réglementées du fait de la présence de corps et de munitions non explosées. L'Etat préempte et achète les terrains et entreprend de les nettoyer. La majorité d'entre eux sera confiée à l'administration forestière pour être reboisée, une petite partie sera préservée en tant que vestige de guerre.

Aujourd'hui encore, des centaines d'obus sont extraits chaque année des sols de la zone rouge. Quant aux arbres qui ont survécu aux combats, ils portent les stigmates de la guerre : on parle de " bois mitrillé ". Les éclats d'obus, balles et autres morceaux de métal qu'ils contiennent rendent leur exploitation délicate car ils risquent d'endommager les machines.

## La prise en compte du patrimoine forestier pendant la guerre

La réalité du conflit a, dans de rares cas, laissé s'exprimer le point de vue de la forêt. Ainsi, entre 1914 et 1915, l'urgence de la mise en place des défenses militaires de la capitale, pressées par la première bataille de la Marne, aurait pu dévaster les forêts franciliennes. 2400 hectares ont ainsi dû être déboisés pour libérer des champs de tir. Or, des précautions ont été prises par le génie et les chasseurs forestiers pour y assurer le retour des arbres et limiter l'impact sur les peuplements à long terme. Un rapport du lieutenant-colonel des chasseurs forestiers L. Chancerel, attaché à l'état-major du CRP, indique par exemple qu'en forêt de Sénart "le taillis est coupé rez-terre, sans étocs, et par conséquent, très apte à la régénération par rejets. La réserve est de 150 pieds environ par hectare." Cela assure la repousse et le réensemencement sur les parcelles forestières. Le sénateur Henri Le Cour-Grandmaison, suite à une inspection des travaux du Camp retranché de Paris en décembre 1915, félicite l'état-major pour sa prise en compte du patrimoine forestier, et se réjouit que " ces belles forêts que depuis des siècles on aménage pourront encore après la guerre être visitées et admirées (...) et qu'une entente entre l'armée et les services forestiers auront permis de conserver intactes ".

